



La machine à tuer de sang-froid : Che Guevara, d'une marque-à-feu du communisme à une marque capitaliste†

Septembre 2010

par Alvaro Vargas Llosa*

Che Guevara, qui a tant fait (ou était-ce si peu ?) pour combattre le capitalisme en est maintenant une marque quintessentielle. On trouve son effigie sur des tasses à café, pulls, briquets, porte-clés, portefeuilles, casquettes, bandanas, débardeurs, chemises, sacs à main, jeans, pochette de thé, et bien entendu ces T-shirts que l'on voit partout. Cette photo de l'idole du socialisme avec son béret mythique, prise par Alberto Korda durant les premières années de la révolution alors que Che passait devant le viseur du photographe, allait devenir l'image qui, trente-huit ans après sa mort, est toujours le logo du chic révolutionnaire (ou bien capitaliste ?). Sean O'Hagan du *The Observer* prétend même qu'on peut trouver du détergent vendu sous le slogan « Che lave plus blanc ».

Les produits *Che* sont mis sur le marché par de grandes sociétés ainsi que de petites entreprises, comme la *Burlington Coat Factory*, dont le spot TV nous

présentait des jeunes en treillis et t-shirts de Che, ou la *Flamingo's Boutique* de Union City (New Jersey) dont le propriétaire s'est défendu face à la colère des immigrants Cubains locaux avec cet argument dévastateur : « Je ne vends que ce que les gens veulent acheter ». Les révolutionnaires se joignent aussi à cette frénésie marketing, comme *The Che Store* qui « répond à tous vos besoins révolutionnaires » à partir d'Internet, ou l'écrivain italien Gianni Minà, qui a vendu à Robert Redford les droits des carnets de voyage du jeune Che à travers l'Amérique du Sud en 1952. Avec les droits du film, qui parut sous le nom de *The Motorcycle Diaries*, Minà put produire son propre documentaire.

Faut-il mentionner Alberto Granda, qui a accompagné Che lors de son voyage et qui conseille maintenant les documentaristes ? Selon *El Pais*, il s'est plaint à Madrid, lors d'un repas avec du magret de canard arrosé de Rioja, que



*Alvaro Vargas Llosa, d'origine péruvienne, est un chercheur senior et dirige le *Center on Global Prosperity* de l'*Independent Institute*. Il est l'auteur de *Liberty for Latin America*. Ce texte a d'abord été publié dans *The New Republic* le 11 juillet 2005. Traduction depuis l'anglais par Mathieu Bédard avec la collaboration d'Emmanuel Martin.

† Des parties de ce chapitre sont republiées avec la permission de l'éditeur du livre *The Che Guevara Myth and the Future of Liberty*, par Alvaro Vargas Llosa (pp. 1-12). Tout droits réservés © Copyright 2006, *The Independent Institute*, 100 Swan Way, Oakland, California 94621-1428;

www.independent.org ; info@independent.org.

l'embargo Américain contre Cuba lui rend difficile la collecte de ses royalties. Pour pousser l'ironie encore plus loin : le splendide bâtiment du début du 20^{ème} siècle où Guevara a vu le jour à Rosario (Argentine), au coin des rues Urquiza et Entre Ríos, fut occupé jusqu'à tout récemment par le fond de pension AFJP Máxima, une société née de la privatisation de la sécurité sociale Argentine dans les années 90.

La métamorphose de Che Guevara en une marque capitaliste n'est pas nouvelle, mais la marque semble avoir récemment regagné en popularité. Une remontée remarquable, puisqu'elle arrive plusieurs années après la chute politique et idéologique de tout ce que Guevara représentait. Cette aubaine est principalement due à *The Motorcycle Diaries*, le film produit par Robert Redford et réalisé par Walter Salles. (C'est d'ailleurs un des trois films majeurs sur l'histoire de Che, les deux autres ont été dirigés par Josh Evans et Steven Soderbergh.) Filmé dans le cadre de magnifiques paysages sud-américains ayant apparemment échappé à la pollution capitaliste, le film montre un jeune Che lors de son voyage, où il apprend à se découvrir et à développer sa conscience sociale naissante, alors qu'il croise l'exploitation sociale et économique, jetant ainsi les bases d'une réinvention *New Wave* de l'homme que Sartre a un jour appelé l'être humain le plus complet de notre époque.

Mais pour être plus précis, cette nouvelle vague de popularité de Che a débuté en 1997, à l'occasion du trentième anniversaire de sa mort, lorsque cinq biographies furent publiées et que sa dépouille fut découverte près d'une piste d'atterrissage de l'aéroport de Vallegrande en Bolivie, après qu'un général bolivien retraité a révélé, d'une manière pour le moins spectaculairement synchronisée,

l'endroit exact. L'anniversaire reconcentra toute l'attention vers la célèbre photo de Freddy Alborta du corps de Che sur une table, raccourci, mort et romantique, comme le Christ sur une toile de Mantegna.

Il est commun que les disciples d'un culte ne connaissent pas la véritable histoire de leur héros, la vérité historique (de nombreux rastafaris désavoueraient Haïlé Selassié s'ils avaient ne serait-ce que de toutes petites notions de qui il était vraiment.) Il n'est donc pas surprenant que les disciples contemporains de Guevara, ses admirateurs postcommunistes, se leurrent en s'accrochant à un mythe — sauf pour les jeunes Argentins qui se sont trouvé une expression qui rime parfaitement en espagnol : « *Tengo una remera del Che y no sé por qué* » ou « J'ai un t-shirt de Che et je ne sais pas pourquoi ».

Considérez tous les gens qui ont récemment brandi ou invoqué l'image de Guevara comme un signal de justice et de rébellion contre les abus du pouvoir. Au Liban, les manifestants protestant contre la Syrie, devant la tombe de leur défunt premier ministre Rafiq Hariri, portaient une image de Che. Thierry Henry, le célèbre footballeur français, s'est présenté à un gala organisé par la FIFA avec un t-shirt de Che noir et rouge. Récemment dans le *New York Times*, dans une revue de livre de *Land of the Dead* de George A. Romero, Manohla Dargis écrivait que « le plus grand choc fut peut-être la transformation d'un zombie noir en leader révolutionnaire » et ajoutait « j'imagine que Che vit réellement, après tout ». La star du football Diego Maradona a montré son emblématique tatouage de Che sur son bras droit lors d'un voyage où il rencontra Hugo Chávez au Venezuela. À

Stavropol, au sud de la Russie, les manifestants dénonçant les paiements en liquide de prestations sociales réduites se sont emparés de la place centrale avec des drapeaux de Che. À San Francisco la *City Lights Books*, quartier général légendaire de la littérature beatnik, propose aux visiteurs une section « Amérique latine » où la moitié des étagères sont dédiées aux livres sur Che. José Lui Montoya, un policier mexicain qui combat la drogue à Mexicali, porte un bandeau de Che parce que ça lui donne l'impression d'être plus fort. Au camp de réfugiés de Dheisheh en Cisjordanie, des posters de Che couvrent un mur qui rend hommage à l'Intifada. Un magazine du dimanche de Sydney en Australie dédié à la vie sociale liste les trois invités de rêve à une soirée branchée : Alvar Aalto, Richard Branson, et Che Guevara. Leung Kwok-hung, le rebelle élu au conseil législatif de Hong Kong, a défié Pékin en portant un t-shirt de Che. Au Brésil, Frei Betto, le conseiller du président Lula da Silva responsable du programme très médiatisé « Zéro Faim », a déclaré que « nous aurions dû faire beaucoup moins attention à Trotski et beaucoup plus à Che Guevara ». Aux Academy Awards en 2005 Carlos Santana et Antonio Banderas ont interprété la chanson titre de *The Motorcycle Diaries*, et Santana portait un t-shirt de Che et un crucifix. Les manifestations du nouveau culte de Che sont partout. Encore une fois le mythe anime des gens qui, pour la plupart, se battent pour des causes qui, pour la plupart, sont en opposition directe avec ce que Guevara était vraiment.

Tout homme possède des qualités qui rachètent en partie ses défauts. Dans le cas de Che Guevara, ces qualités peuvent nous aider à mesurer le gouffre qui sépare le mythe de la

réalité. Son honnêteté (partiale à vrai dire) l'a poussé à nous laisser des témoignages écrits de sa cruauté, ceci incluant des choses très laides. Son courage — que Castro décrivait comme « la manière qu'il a, lors des moments les difficiles et dangereux, de faire les choses les plus difficiles et les plus dangereuses » — est la raison pour laquelle il n'a pas vécu assez longtemps pour assumer sa responsabilité dans l'enfer que Cuba est devenu. Le mythe peut nous en apprendre autant sur une époque que la vérité. C'est donc grâce aux témoignages de Che lui-même quant à ses idées et actions, et aussi grâce à son départ prématuré, que nous pouvons aujourd'hui savoir exactement à quel point tant de nos contemporains se trompent à propos de tant de choses.

Guevara aurait peut-être aimé sa propre mort, mais c'est la mort des autres qui l'amusait le plus. En avril 1967, parlant de son expérience, il résumait son idée homicide de justice dans son « Message à la Tricontinentale » : « la haine comme élément de lutte ; la haine inflexible de l'ennemi, qui pousse l'être humain au-delà de ses limites naturelles, et le transforme en une machine efficace, violente et sélective, à tuer de sang-froid ». Ses textes plus anciens sont aussi parsemés de cette violence rhétorique et idéologique. Même si son ex-petite amie, Chichina Ferreyra, doute que la version originale des carnets de son voyage à moto ait contenu l'observation « je sens mes narines se dilater pour savourer l'odeur acre de la poudre à canon et du sang de mes ennemis », Guevara partagea avec Granado lors de leur jeune âge l'expression « Une révolution sans tirer une seule balle ? T'es cinglé. » À d'autres moments, le jeune bohémien semblait incapable de distinguer entre la légèreté du spectacle de la mort et la tragédie des victimes d'une révolution. Dans une lettre à sa mère écrite au Gua-

temala en 1954, où il fut témoin du coup d'État qui délogea le gouvernement révolutionnaire de Jacobo Arbenz du pouvoir, il écrit : « tout était très amusant, avec les bombes, les discours, et les autres distractions pour casser la monotonie dans laquelle je vivais ».

Le tempérament de Guevara lors de son voyage avec Castro du Mexique à Cuba à bord du Granma fut parfaitement illustré dans une phrase tirée d'une lettre qu'il écrivit à sa femme le 28 janvier 1957, peu après avoir débarqué, qui fut publiée dans le livre *Ernesto : A memoir of Che Guevara in Sierra Maestra* : « ici dans la jungle cubaine, en vie et assoiffé de sang ». Cette attitude avait été renforcée par sa conviction que Arbenz avait perdu le pouvoir parce qu'il n'avait pas réussi à exécuter tous ses ennemis potentiels. Dans une lettre écrite un peu plus tôt à sa fiancée de l'époque, Tita Infante, on peut lire l'observation que « s'il y avait eu des exécutions, le gouvernement aurait conservé la capacité de contre-attaquer ». Il n'est pas surprenant que durant la bataille armée contre Batista, et après son entrée triomphante à Havane, Guevara assassina ou supervisa les exécutions après procès sommaire de douzaines de personnes — des ennemis avérés, des gens suspectés d'être des ennemis, et tous ceux qui se trouvaient au mauvais endroit au mauvais moment.

En janvier 1957, comme son journal du Sierra Maestra l'indique, Guevara tua Eutimio Guerra parce qu'il le suspectait d'avoir fait passer des informations : « J'ai mis fin au problème en pointant un pistolet de calibre .32 sur la partie droite de son cerveau.... Ses effets personnels sont alors devenus les miens. » Plus tard, il tua Aristidio, un paysan qui exprimait le désir de quitter ses terres lorsque les rebelles arriveraient. S'il est

vrai qu'il se questionna pour savoir si cette victime particulière était « assez coupable pour mériter la mort », il n'eut aucun remords lorsqu'il donna l'ordre de tuer Echevarría, le frère d'un de ses collègues, pour cause de crimes non spécifiés : « il devait payer le prix ». Parfois il simulait des exécutions sans les terminer, comme méthode de torture psychologique.

Luis Guardia et Pedro Corzo, deux chercheurs en Floride qui travaillent sur un documentaire sur Guevara, ont obtenu le témoignage de Jaime Costa Vázquez, un ex-commandant dans l'armée révolutionnaire connue sous le nom de « El Catalán », qui maintient que plusieurs des exécutions attribuées à Ramiro Valdés, le futur ministre de l'Intérieur de Cuba, sont de la responsabilité directe de Guevara, puisque Valdés était sous ses ordres dans les montagnes. Les ordres de Che étaient simples : « Dès qu'il y a doute, tue ». Selon Costa, la veille de la victoire, Che ordonna l'exécution de deux douzaines de personnes à Santa Clara, au centre de Cuba, où sa colonne se trouvait pour l'assaut final de l'île. Certains furent tués dans un hôtel, selon Marcelo Fernandes-Zayas, un autre ex-révolutionnaire qui devint plus tard journaliste — ajoutant que parmi les exécutés, que l'on appelait les *casquitos*, se trouvaient surtout des paysans qui avaient joint l'armée dans le seul but de se sortir du chômage.

Mais la « machine à tuer de sang-froid » n'a démontré toute l'étendue de sa fermeté que lorsque, immédiatement après la chute du régime de Batista, Castro l'a mis en charge de la prison de La Cabaña. (Castro avait un œil de lynx pour trouver les bonnes personnes pour protéger sa révolution de toute « infection ».) San Carlos de La Cabaña était une forteresse de

pierre qui avait été bâtie pour protéger La Havane contre les pirates anglais du 18^{ème} siècle ; plus tard elle devint une caserne militaire. D'une manière qui rappelle froidement Lavrenti Beria, Guevara a présidé durant la première moitié de 1959 l'une des périodes les plus sombres de la révolution. José Vilasuso, un juriste et professeur à l'Universidad Interamericana de Bayamón à Puerto Rico, faisait partie du collège chargé des procès sommaires à La Cabaña, m'a récemment confié que ;

Che était en charge de la Comisión Depuradora. La procédure suivait la loi de la Sierra : il y avait une cour militaire et les directives que Che nous donnait étaient d'agir avec conviction, c'est-à-dire que les suspects étaient tous des meurtriers et la seule voie révolutionnaire possible était d'être implacable. Mon supérieur direct était Miguel Duque Estrada. Ma tâche était de « légaliser » les dossiers avant de les envoyer au ministère. Les exécutions avaient lieu du lundi au vendredi, au milieu de la nuit, juste après que la sentence ait été prononcée et automatiquement confirmée par la cour d'appel. Je me souviens que lors de la nuit la plus sanglante, 7 hommes furent exécutés.

Javier Arzuaga, l'aumônier basque qui reconfortait les condamnés à mort et assista à plusieurs dizaines d'exécutions, me contacta récemment depuis sa maison de Puerto Rico. Ex-prêtre catholique, maintenant âgé de soixante-quinze ans, il

se décrit comme étant « plus près de Leonardo Boff et de la Théologie de la libération que de l'ancien Cardinal Ratzinger ». Il se rappelle que ;

Il y avait environ huit cents prisonniers dans un espace conçu pour pas plus de trois cents : des anciens militaires et policiers de Batista, des journalistes, quelques hommes d'affaires et des marchands. Le tribunal révolutionnaire était composé de miliciens. Che Guevara présidait la cour d'appel. Il n'a jamais annulé une seule condamnation. Je visitais ceux qui étaient dans le couloir de la mort à la *galera de la muerte*. Il y avait une rumeur qui courait qui disait que j'hypnotisais les prisonniers parce que beaucoup restaient calmes, Che a donc ordonné que je sois présent aux exécutions. Ils ont exécuté beaucoup plus de gens après mon départ au mois de mai, mais j'ai tout de même assisté à 55 exécutions. Il y avait un américain, Herman Marks, apparemment un ancien détenu. Nous l'appelions « le boucher » parce qu'il adorait donner l'ordre de tirer. Souvent j'ai plaidé en faveur des prisonniers auprès de Che. Je me souviens en particulier du cas d'Ariel Lima, un jeune garçon. Che n'a pas bronché. Ni Fidel d'ailleurs, à qui j'avais rendu visite. J'étais devenu tellement traumatisé

qu'à la fin de mois de mai 1959 j'ai reçu l'ordre de quitter la paroisse de Casa Blanca, où La Cabaña était situé et où j'avais tenu des messes pendant 3 ans. Je suis allé au Mexique pour me faire traiter. Le jour de mon départ, Che m'a dit que nous avions tous les deux essayé de faire pencher l'autre de l'autre côté et avons échoué. Ses derniers mots furent : « Lorsque nous enlèverons nos masques, nous serons ennemis ».

Com-
bien
d'hommes
furent tués à
La Cabaña?
Environ deux
cents selon
Pedro Corzo,
un chiffre
proche de
celui proposé
par Armando
Lago, un pro-
fesseur
d'économie à la
retraite qui a dressé une liste de 179 noms
dans le cadre d'une enquête de huit ans
sur les exécutions à Cuba. Vilasuso m'a
raconté que 400 personnes ont été execu-
tées entre janvier et la fin de juin en 1959
(c'est à ce moment que Che cessa d'être
en charge de La Cabaña). Les communi-
cations secrètes entre l'ambassade améri-
caine à La Havane et le département
d'État de Washington parlent de « plus de
500 ». Selon un des biographes de Gue-
vara, Jorge Casteñada, le Père Iñaki de



« Dès qu'il y a doute, tue. »

Aspiazú, un catholique basque sympathisant de la révolution, parlait de 700 victimes. Félix Rodríguez, l'agent de la CIA qui fut en charge de la capture de Guevara en Bolivie m'a dit avoir interrogé Che à propos des « environ 2000 » exécutions dont il était responsable au cours de sa vie. « Il a dit qu'ils étaient tous agents de la CIA et ne fit pas de commentaire sur le chiffre ». Les chiffres les plus élevés incluent peut-être les exécutions qui ont eu lieu après le départ de Che de La Cabaña.

Ce qui nous ramène à Carlos Santana et ses habits chics à l'effigie de Che. Dans une lettre ouverte publiée dans *El*

Nuevo Herald le 31 mars de cette année, le grand musicien jazz Paquito D'Rivera fustigea Santana pour s'être déguisé de la sorte aux Oscars, et ajouta : « Un de ces Cubains [à La Cabaña] était

mon cousin Bebo, qui était emprisonné

précisément parce qu'il était Chrétien. Il me raconte avec amertume comment il entendait de sa cellule les exécutions aux petites heures de la nuit, sans procédures légales ni procès, de tous ceux qui mourraient en criant « Longue vie au Christ notre roi ! »

La soif de pouvoir de Che s'exprimait aussi autrement que par le meurtre. La contradiction entre sa passion

pour les voyages — en quelque sorte sa manière de protester contre les limites des États nations — et ses rêves d'être lui-même à la tête d'un État réduisant les hommes à la servitude, est poignante. Lorsqu'il écrit à propos de Pedro Valdivia, le conquistador du Chili, Guevara est en admiration : « Il appartenait à cette classe spéciale d'hommes que l'espèce produit de temps à autre, chez qui l'appétit pour un pouvoir sans limites est tellement extrême que toutes les souffrances nécessaires pour parvenir à ses fins lui semblent naturelles. » Il s'y décrivait probablement lui-même. À toutes les étapes de sa vie adulte, sa mégalomanie se manifestait dans le besoin prédateur de prendre la vie et la propriété des autres et d'abolir leur liberté.

En 1958, après s'être emparé de la ville de Sancti Spiritus, Guevara essaya sans succès d'imposer une sorte de *sharia*, en réglementant les relations entre les hommes et les femmes, la consommation d'alcool, et le jeu d'argent informel — un puritanisme qui ne caractérisait pas exactement sa propre façon de vivre. Il ordonna aussi à ses hommes de voler des banques, une décision qu'il justifia dans une lettre à Enrique Oltuski, un subordonné, durant le mois de novembre de cette même année : « Les masses en lutte acceptent de voler des banques parce qu'aucun n'y a ne serait-ce qu'un centime. » Cette idée de révolution en tant que permis pour réattribuer la propriété comme bon lui semblait a mené le puritain marxiste à s'approprier la villa d'un émigrant après le triomphe de la révolution.

Ce besoin de déposséder les autres de leur propriété et de se revendiquer propriétaire des territoires des autres était centrale à la politique du pouvoir brutal de Guevara. Dans ses mémoires, le leader égyptien Gamal Abdel Nasser se

rappelle que Guevara lui ait demandé combien de personnes avaient quitté son pays après les réformes foncières. Lorsque Nasser lui répondit que personne n'était parti, Che répliqua, en colère, que la manière de juger de la profondeur du changement est par le nombre de personnes qui « sentent qu'il n'y a plus de place pour eux dans la nouvelle société. » Cet instinct prédateur atteint son sommet en 1965, lorsqu'il se mit à parler en se prenant pour un Dieu, du « nouvel homme » que lui et sa révolution allaient créer.

L'obsession de Che pour le contrôle collectiviste l'a mené à collaborer à la naissance des dispositifs de sécurité mis en place pour asservir six millions et demi de Cubains. Au début de 1959, une série de rencontres secrètes eurent lieu à Tarrará, près de Havana, à la villa où Che se retira temporairement pour récupérer d'une maladie. C'est là que les plus grands leaders, comme Castro, ont développé les grandes lignes de l'État policier cubain. Ramiro Valdés, le sous-fifre de Che durant la guérilla, fut mis en charge du G-2, un groupe modelé à partir de la Tchéka. Angel Ciutah, un vétéran de la guerre civile espagnole envoyé par les Soviets et qui était un proche de Ramón Mercader, l'assassin de Trotski, et plus tard se lia d'amitiés avec Che, a joué un rôle clé dans l'organisation du système, avec Luis Alberto Lavandeira, qui avait été sous les ordres du patron de La Cabaña. Guevara prit les commandes du G-6, le groupe qui avait comme mission l'endoctrinement idéologique des forces armées. L'invasion soutenue par les Américains de la baie des Cochons en avril 1961 devint l'occasion parfaite pour consolider la nouvelle police d'État avec le rassemblement de dizaines de milliers de Cubains et une nouvelle série d'exécutions. Comme Guevara l'a lui-

même dit à l'ambassadeur Soviétique Sergei Kudriavtsev, les contre-révolutionnaires ne devaient jamais « relever leur tête à nouveau ».

« **C**ontre-révolutionnaire » est le terme qui s'appliquait à quiconque s'éloignait de la doctrine. C'était le synonyme communiste d'« hérétique ». Les camps de concentration étaient des endroits où la doctrine était employée pour supprimer les désaccords. L'histoire attribuée au général Espagnol Valeriano Weyler, le capitaine-général de Cuba à la fin du 19^{ème} siècle, la première utilisation du mot « concentration » pour décrire la politique qui consiste à enfermer des masses d'opposants potentiels — dans ce cas, les partisans du mouvement cubain pour l'indépendance — au sein de clôtures et fils barbelés. Il semble naturel que les révolutionnaires cubains plus d'un demi-siècle plus tard aient repris cette tradition indigène. Au début, la révolution mobilisait des volontaires pour construire des écoles et travailler sur les ports, dans les plantations et les usines — autant d'excellentes occasions pour la propagande de récupérer le thème de « Che le docker », « Che le paysan », « Che le tisserand ». En peu de temps le travail volontaire devint un peu moins volontaire : le premier camp de travail forcé, Guanahacabibes, fut inauguré dans l'ouest de Cuba à la fin de 1960. Voici comment Che expliquait la fonction de cette méthode de confinement: « [nous] n'envoyons à Guanahacabibes que les cas douteux dont nous ne sommes pas certains s'ils doivent aller en prison... les gens ayant commis des crimes dans une mesure plus ou moins grande contre la morale révolutionnaire... C'est du dur labeur, mais pas du travail de bête, ce sont plutôt les conditions de travail qui y sont

dures. »

Ce camp fut le précurseur du futur emprisonnement systématique, débutant en 1965 dans la province de Camagüey, des dissidents, homosexuels, victimes du sida, catholiques, témoins de Jéhovah, prêtres afro-Cubains, et autres « rebuts de l'humanité », sous la bannière des Unidades Militares de Ayuda a la Producción (Unité militaire d'Aide à la Production). Entassés comme du bétail dans des autobus ou des camions, les « inaptes » étaient transportés à la pointe du fusil vers des camps de concentration calqués sur le modèle de Guanahacabibes. Certains n'en sont jamais revenus, d'autres furent violés, battus ou mutilés ; la plupart furent traumatisés à vie, comme nous le montrait il y a quelques décennies *Improper Conduct* (Conduite inappropriée), le déchirant documentaire de Néstor Almendro.

Le magazine *Time* d'août 1960 n'a donc pas été très juste lorsqu'il décrivait la division du travail de la révolution avec une page couverture où Che Guevara était le « cerveau », Fidel Castro le « cœur » et Raúl Castro le « poing ». Mais la perception de la situation par le *Time* reflétait le rôle crucial de Guevara dans la transformation de Cuba en un bastion de totalitarisme. Che était un candidat improbable pour la pureté idéologique au vu de son esprit bohémien, mais durant ses années d'entraînement au Mexique et durant la période de lutte armée à Cuba qui s'en suivit, il apparut comme l'idéologue communiste amoureux de l'Union Soviétique, au grand dam de Castro et des autres qui étaient essentiellement des opportunistes utilisant tous les moyens à leur disposition pour gagner du pouvoir. Lorsque les apprentis révolutionnaires furent arrêtés à Mexico en 1956, Guevara fut le seul à admettre qu'il était

communiste et qu'il étudiait le Russe. (Il parlait ouvertement de sa relation avec Nikolai Leonov de l'ambassade soviétique.) Durant le combat armé à Cuba, il forgea une alliance très forte avec le Parti socialiste populaire (le parti communiste de l'île) et Carlos Rafael Rodríguez, un personnage clé dans la conversion du régime castriste au communisme.

Cette disposition fanatique fit de Che un pivot de la « soviétisation » de la révolution qui s'était à plusieurs occasions vanté de son caractère indépendant. Rapidement après l'arrivée des *barbudos* au pouvoir, Guevara prit part aux négociations avec Anastas Mikoïan, le premier ministre délégué soviétique en visite à Cuba. On lui confia la mission de faire avancer les négociations Cubano-Soviétiques durant une visite à Moscou vers la fin de 1960. (C'était lors d'un long voyage durant lequel la Corée de Kim Il Sung fut le pays qui l'impressionna « le plus ».) Le second voyage de Guevara en Russie, en août 1962, fut encore plus significatif, puisqu'il y conclut le marché qui transforma Cuba en base de lancement de missiles nucléaires soviétiques. Il rencontra Khrouchtchev à Yalta pour finaliser les détails d'une opération qui avait déjà débuté et impliquait la livraison de quarante-deux missiles soviétiques, dont la moitié été armés de têtes nucléaires, ainsi que des lance-missiles et environ quarante-deux mille soldats. Après avoir insisté auprès de ses alliés soviétiques sur le risque que les Américains apprennent ce qui se trame, Guevara obtint l'assurance que la marine soviétique interviendrait — en d'autres mots, que Moscou serait prêt à entrer en guerre.

Selon la biographie de Guevara de Philippe Gavi, le révolutionnaire s'était targué que son pays était « prêt à tout risquer dans une guerre atomique d'une

destructivité inimaginable pour défendre un principe. » Juste après la fin de la crise des missiles cubains — où Khrouchtchev renia sa promesse faite à Yalta et négocia sans en informer Castro un traité avec les États-Unis qui incluait le retrait des missiles américains de Turquie — Guevara dit à un hebdomadaire communiste Anglais : « Si les fusées étaient restées, nous les aurions toutes utilisées et les aurions dirigées vers le cœur de l'Amérique, incluant New York, dans notre défense contre les agresseurs. » Et quelques années plus tard, aux Nations Unies, il réaffirma qu'« en tant que marxistes nous avons maintenu qu'une coexistence paisible entre les nations n'inclut pas la coexistence entre les exploités et les exploités. »

Guevara s'est écarté de l'Union Soviétique dans les dernières années de sa vie. Il le fit pour de mauvaises raisons, blâmant Moscou d'être trop mou idéologiquement et diplomatiquement, et de faire trop de concessions — contrairement à la Chine Maoïste, qu'il vit comme un havre d'orthodoxie. En octobre 1964 un mémo écrit par Oleg Draoussenkov, un représentant Soviétique qui lui était proche, cite Guevara ; « Nous avons demandé des armes aux Tchécoslovaques, ils nous ont dit non. Nous avons ensuite demandé aux Chinois ; après quelques jours ils ont dit oui en refusant de nous les faire payer, nous affirmant que l'on ne vendait pas d'armes à un ami. » En fait, Guevara était profondément contrarié que Moscou demande aux autres membres du bloc communiste, y compris Cuba, quelque chose en échange de son aide et de son soutien politique colossal. Son attaque finale contre Moscou se fit à Alger, en février 1965 à une conférence internationale, où il accusa les Soviétiques d'adopter la « Loi de la valeur », c'est-à-dire le capitalisme. Somme toute, il ne se sépara pas des So-

viétiques pour avoir plus d'indépendance, c'était une tentative de soumettre la réalité à une orthodoxie idéologique aveugle, à la manière d'Enver Hoxha.

Le grand révolutionnaire a eu une occasion de mettre en application sa vision économique — son idée de la justice sociale — en tant que directeur de la Banque Nationale de Cuba et du Département de l'Industrie de l'Institut National des Réformes agraires à la fin de 1959, et à partir de 1961, en tant que ministre de l'Industrie. La période au cours de laquelle Guevara fut en charge de la presque totalité de l'économie cubaine vit la quasi-disparition de la production de sucre, l'échec de l'industrialisation, et l'introduction du rationnement — tout ceci dans ce qui avait été, avant la dictature de Batista, l'un des quatre pays ayant la plus grande réussite économique de l'Amérique Latine.

Sa tâche à la tête de la Banque Nationale, période durant laquelle il imprima des billets signés « Che », fut résumé par son adjoint, Ernesto Betancourt : « [il] était ignorant des principes économiques les plus élémentaires ». Les capacités d'analyse de l'économie mondiale de Guevara furent révélées au monde en 1961, lors d'une conférence hémisphérique à Uruguay, où il avait prédit « sans la moindre crainte », un taux de croissance de 10 pour cent et, d'ici 1980, un revenu per capita supérieur à celui de « l'Amérique d'aujourd'hui ». En fait, en 1997, pour le trentième anniversaire de sa mort, les Cubains étaient à la diète avec une ration de 5 livres de riz et une livre de fève par mois, quatre onces de viande deux fois par an, quatre onces de pâte de soja par semaine, et quatre œufs par mois.

La réforme foncière prit la propriété aux riches, mais la donna aux bureau-

crates, et non pas aux paysans. (Le décret fut écrit chez Che.) Au nom de la diversification, la surface cultivée fut réduite et la main d'œuvre envoyée vers d'autres activités. Le résultat fut qu'entre 1961 et 1963 les récoltes diminuèrent de moitié, pour se fixer à seulement 3.8 millions de tonnes. Ce sacrifice fut-il justifié par le progrès dans l'industrialisation ? Malheureusement, Cuba n'avait aucune matière première pour son industrie lourde, et, en conséquence de la redistribution révolutionnaire, n'avait pas de devises (ou même des marchandises de base) pour les acheter. En 1961 Guevara dut donner des explications embarrassantes aux bureaucrates : « Nos camarades des services techniques ont conçu un nouveau dentifrice... qui est aussi bon que le précédent, il nettoie les dents aussi bien, mais après un certain temps il devient dur comme le roc ». En 1963 tous les espoirs d'industrialiser Cuba sont abandonnés, et la révolution accepta son rôle de fournisseur colonial de sucre au bloc soviétique en échange de pétrole pour couvrir ses besoins et revendre à d'autres pays. Lors des trois décennies suivantes, Cuba survécut grâce à la subvention soviétiques, d'environ 65 à 100 milliards de dollars US.

Ayant failli en tant que héros de la justice sociale, Guevara mérite-t-il une place dans les livres d'histoire en tant que génie du stratège militaire ? Son plus grand succès dans la guerre contre Batista — prendre la ville de Santa Clara après avoir embusqué un train avec d'immenses renforts — est vivement contesté. Plusieurs témoignages indiquent que le chef de train s'était auparavant rendu, probablement après avoir accepté un pot-de-vin. (Gutiérrez Menoyo, qui a mené différents groupes de guérilla dans cette région, est parmi ceux qui ont

décrié la version officielle Cubaine de la victoire de Guevara). Immédiatement après le triomphe de la révolution, Guevara organisa des armées de guérilla au Nicaragua, en République Dominicaine, à Panama et Haïti — qui échouèrent toutes lamentablement. En 1964, il envoya le révolutionnaire Argentin Jorge Ricardo Masetti se faire tuer en le persuadant de monter une attaque contre son pays d'origine à partir de la Bolivie, juste après que la démocratie représentative fut restaurée en Argentine.

L'expédition au Congo de 1965 fut particulièrement désastreuse. Guevara se ligua avec deux rebelles, Pierre Mulele à l'ouest et Laurent Kabila à l'est, contre l'affreux gouvernement congolais, qui était entretenu par les États-Unis ainsi que l'Afrique du Sud et des mercenaires cubains exilés. Mulele avait réussi à prendre Stanleyville avant de se faire repousser. Durant son règne de terreur, comme le décrit V.S. Naipaul, il tua tous les gens qui savaient lire et tous ceux qui portaient une cravate. L'autre allié de Guevara, Laurent Kabila, étant paresseux et corrompu à cette époque ; mais on découvrit dans les années 90 que lui aussi savait être une machine à tuer. Guevara passa la majorité de l'année 1965 à aider les rebelles dans l'est avant de fuir le pays de façon peu glorieuse. Peu de temps après, Mobutu prit le pouvoir et installa une tyrannie qui dura plusieurs décennies. (En Amérique Latine aussi, de l'Argentine au Pérou, des révolutions inspirées par Che eurent comme conséquence pratique de renforcer un militarisme brutal pour plusieurs années.)

En Bolivie, Che fut encore vaincu, et ce, pour la dernière fois. Il n'y interpréta pas la situation locale correctement. Il y avait eu une réforme agraire quelques années plus tôt et le gouvernement avait

respecté la plupart des institutions des communautés paysannes, et l'armée était près des USA malgré son nationalisme. « Les masses paysannes ne nous aident pas du tout » fut la conclusion mélancolique du son journal bolivien de Guevara. Pire, Mario Monjoe, le dirigeant communiste local, qui n'avait plus la volonté de faire la guérilla après avoir été vaincu aux élections, conduisit Guevara à un endroit vulnérable au sud-est du pays. Il fut attrapé peu après avoir rencontré l'intellectuel Français Régis Debray et le peintre Argentin Ciro Bustos, qui furent tous deux arrêtés alors qu'ils quittaient le camp. Les circonstances de la capture de Che au ravin Yuro furent, comme la plupart de la campagne bolivienne, une affaire d'amateurs.

Guevara était certainement intrépide et courageux, et savait organiser efficacement la vie militaire dans les territoires qu'il contrôlait, mais il n'était pas un Général Giap. Son livre *La Guerre de guérilla* nous enseigne que les forces populaires peuvent battre une armée, qu'il n'est pas nécessaire d'attendre les bonnes conditions, car un *foco* (un petit groupe de révolutionnaires) insurrectionnel peut les créer, et que le combat doit principalement se dérouler en zone rurale. (dans ses recommandations à propos de la guérilla, il réserve aussi aux femmes le rôle de cuisinière et d'infirmières.) Cependant, l'armée de Batista n'était pas une armée, mais une bande de voyous sans motivation ni organisation ; et les *focos* de guérilla, à l'exception du Nicaragua, se sont tous terminés par la mort des *foquistas* ; et l'Amérique latine est devenue urbaine à 70 % lors des quarante dernières années. À ce sujet aussi, Che Guevara était un fou inhumain.

Lors des quelques dernières décennies du 19^{ème} siècle, l'Argentine a connu le deuxième taux de croissance le plus élevé du monde. Dans les années 1890, le revenu réel des travailleurs argentins était plus élevé que celui des travailleurs suisse, allemand ou français. En 1928, le pays avait le 12^{ème} PIB par habitant le plus élevé du monde. Cette réussite, qui fut détruite par les générations successives, est due dans une large mesure à Juan Bautista Alberdi.

Comme Guevara, Alberdi aimait voyager : il marcha à travers les pampas et déserts du nord au sud à l'âge de 14 ans, et ce, jusqu'à Buenos Aires. Comme Guevara, Alberdi s'est opposé à un tyran, Juan Manuel Rosas. Comme Guevara, Alberdi a eu une chance d'influencer le leader révolutionnaire au pouvoir — Justo José de Urquiza, qui renversa Rosas en 1852. Et comme Guevara, Alberdi représenta le nouveau gouvernement lors de voyages internationaux, et est mort à l'étranger. Mais contrairement au chou-chou de la gauche d'hier et d'aujourd'hui, Alberdi ne fit jamais de mal à une mouche. Son livre, *Bases y puntos de partida para la organización de la República Argentina* fut la base de la constitution de 1853 qui limita l'État, libéra les échanges, encouragea l'immigration, et assura les droits de propriété, inaugurant ainsi une période de 70 ans d'étonnante prospérité. Il ne se mêla pas des affaires des autres nations et il s'opposa à la guerre de son pays contre le Paraguay. Son effigie n'orne pas l'abdomen de Mike Tyson. ♦



www.UnMondeLibre.org

La mission de www.UnMondeLibre.org consiste à diffuser les idées de la liberté dans le monde francophone. Trop de gens restent enfermés dans l'ignorance de ce qu'est la liberté, et en souffrent sans véritablement le savoir. Le projet www.UnMondeLibre.org vise à remédier à cet état de fait. Ce projet s'articule autour de plusieurs actions : le site <http://www.unmondelibre.org>, la syndication d'articles dans les médias, la publication et la distribution d'ouvrages sur la liberté, et la tenue de séminaires d'éducation.

Ce projet propose de diffuser une vision du monde dans laquelle le rôle civilisateur de la société civile et de la liberté est mis en exergue. Il ne peut y avoir de développement et de civilisation de l'Homme sans ces dernières. La coopération sociale, qu'elle soit à but économique ou à but non-lucratif, celle qui place l'initiative et l'épanouissement de l'individu et de sa communauté au centre de la dynamique du progrès, passe inmanquablement par la condition de liberté, c'est à dire le respect des droits individuels, de la liberté économique et de la paix.

www.UnMondeLibre.org est associé au réseau de L'Initiative mondiale pour le libre échange, la paix et la prospérité, en partenariat avec l'Atlas Economic Research Foundation, cherche à accroître la compréhension des idées et politiques fondées sur les droits inaliénables de l'homme que sont le droit à la vie, à la liberté, et à la poursuite du bonheur. Il offre une alternative aux idéologies coercitives à travers le monde en démontrant le caractère fondamentalement juste et les avantages pratiques de la liberté individuelle et des limitations des pouvoirs de l'État. Le travail de l'Initiative mondiale pour le libre échange, la paix et la prospérité cherche à faire émerger une conscience globale en créant, dirigeant et faisant la promotion de produits et programmes dans différentes langues, et de la coopération dans le monde entier entre ceux et celles qui comprennent et chérissent la liberté.